

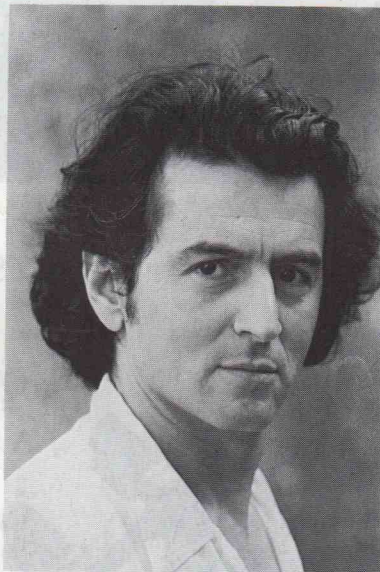
## Les derniers jours de Charles Baudelaire : les fleurs du mal aimé

Dans notre époque désorientée par tout ce qui est intemporel, on peut se demander quelle analogie, quelle lointaine ou proche parenté avec les temps présents a poussé Bernard-Henri Lévy à écrire un roman intitulé « Les derniers jours de Charles Baudelaire ». Les derniers jours, c'est-à-dire, soyons-en sûrs, les pires, ceux qui nous éloignent le plus de nos goûts rassurants pour le succès. Or, précisément, ces derniers jours de Charles Baudelaire nous racontent l'histoire d'un homme qui, toute sa vie, a recherché le succès sans jamais le trouver. Baudelaire n'est pas un maudit qui se complaît dans la malédiction. On peut, certes, dire qu'il l'a bien cherchée, qu'il a couru après l'échec selon les canons de l'imagerie romantique du malheur cultivé comme un art. Il est pourtant l'exact contraire. Il sollicite par tous les moyens — et, bien entendu, ce sont les plus mauvais — la reconnaissance de ses pairs ou de ses grands aînés en littérature. Il est ainsi le premier à écrire des pages qui demeurent un modèle de prose critique sur Delacroix, qui le lui rend bien mal. Il quémande le quitus de Victor Hugo, qui le considérera toujours comme un raté et vis-à-vis duquel il développera une paranoïa haineuse. Il est l'ami littéraire de Théophile Gautier qui le soutient mollement, avec gêne. Il recherche la consécration auprès de Sainte-Beuve, lequel le fait cruellement lanterner et s'oppose à sa candidature à l'Académie. Oui, Baudelaire le maudit veut être académicien. Mais sa route sociale est une débâcle interminable, jusqu'à ce séjour bruxellois où il s'effondre : « Perdu ici, aujourd'hui, dans l'évidence de sa débâcle — et perdu hier, avant-hier, dans l'illusion de conjurer cette débâcle et de voir les forces du succès se ranger à ses côtés ».

Par un artifice romanesque aussi efficace qu'émouvant, Bernard-Henri Lévy accomplit à ses côtés les derniers pas divagants de Charles Baudelaire, l'inspection de la mémoire et le bilan des espoirs. Le narrateur reçoit ainsi des correspondances de proches comme Poulet-Malassis, l'éditeur fidèle, ou Madame Aupick, la mère, ou bien met la main sur le journal de Jeanne Duval, la maîtresse. Ces témoignages successifs dressent progressivement l'état d'un authentique désastre. D'un certain point de vue, en effet, la vie de Baudelaire pourrait être l'his-

## En attendant les prix littéraires dont les lauriers iraient bien à B.-H. Lévy et à Jean Rolin.

toire d'un arriviste déchu, d'un Barry Lyndon version bords de Seine. Mais là où l'histoire est cruelle, c'est que Barry Lyndon n'avait à vendre que son caractère, sa bonne mine et ses dents longues. Baudelaire, lui, avait à vendre les Fleurs du Mal, la Fanfarlo, les curiosités esthétiques, etc. Pas plus qu'un autre, Baudelaire n'a travaillé pour la postérité : en ce sens, aussi moderne que chacun d'entre nous, il a désiré la reconnaissance des hommes de son temps. Mais par son incontrôlable acharnement à « ne pas savoir y faire », il a obtenu la plus injuste des punitions : la gloire posthume. Le mérite du beau livre de Bernard-Henri Lévy est de montrer à l'évidence que Baudelaire est mort maudit d'avoir tout fait pour ne pas l'être. B.C.



Bernard-Henri Lévy accomplit à ses côtés les derniers pas de Charles Baudelaire.

CINQUINI

## HUMOUR SUR LA LIGNE DE FRONT

Il y a aujourd'hui deux façons de revenir d'Afrique australe. La première consiste à y avoir rencontré les éléments les plus représentatifs du pouvoir central, des puissances financières, des guérillas et contre-guérillas, des syndicats — s'il en existe ou s'il en reste —, de l'intelligentsia, puis à noter quelques scènes typiques sur le chemin du retour entre l'hôtel et l'aéroport, afin de lier une synthèse publiable dans tel ou tel grand organe national et qui fera le point sur ce qu'il convient de savoir à propos de l'Afrique australe durant quelque temps.

La seconde façon d'en revenir consiste à accomplir le parcours Dar-es-Salam-Le Cap durant l'hiver 1987-1988 en se gardant bien de rencontrer toutes les personnes citées plus haut, c'est-à-dire en se contentant des rencontres de passage à bord des divers boute à vapeur, camion à vingt-six roues, véhicule blindé, Dakota et autres Trans-Karoo, l'un des trains les plus lents du monde. On croisera ainsi tel chauffeur de camion bleu ciel du Malawi évoquant « Jean-Paul Sartre, le fondateur de l'existentialisme », Victoria Falls à l'aube qui, comme la frontière du Mozambique, « ouvre tôt le matin », et l'on appréciera « humour, hospitalité, apparente égalité d'humeur, tout ce qui fait des Britanniques expatriés la providence et le confort du voyageur ». On observera les hommes, les animaux, les coutumes et les mœurs des uns et des autres avec la patiente curiosité et l'intraitable bienveillance d'un atrabilaire cultivé qui craint l'inconfort au moins autant qu'un Gaulois craignait une chute du ciel sur son occiput et qui, pourtant, a fait de son inconfort son principal compagnon de voyage. Telle est la méthode suivie par Jean Rolin, dans une perspective ressortissant davantage aux Lettres Persanes qu'à Candide. Durant plusieurs mois, il a traversé ces pays de socialisme à l'afrique qui entourent l'Afrique du Sud et qu'on nomme « la ligne de front ». De ce voyage, Jean Rolin a rapporté intacts une langue parfaite, un humour irrésistible et un livre à se procurer dans les délais les plus brefs (Editions Quai Voltaire). B.C.

## Le serpent à plumes

Soyez de la revue, de celle-ci en tout cas, car elle est de qualité : une liasse de dix textes qui ne sont pas brochés ni agrafés, présentés sous une pochette de plastique transparente vendue au prix de 50 F seulement. Dix nouvelles d'auteurs étrangers ou français, livrées sans commentaire ni appareil critique laudatif. Seules deux courtes notices bio et bibliographiques aident à se fixer l'esprit, pour l'occurrence imprévue où vous seriez totalement ignorant de l'un des dix écrivains retenus par trimestre (périodicité de l'objet). Pour le premier numéro, une splendide nouvelle de Vladimir Nobokov (est-ce bien la meilleure traduction ?), une autre de Limonov (encore ?), une splendeur signée Updike, et quelques autres curiosités délectables signées Dürrenmatt, Tournier et autres Amado. Un régal, en tout : le papier est beau, la mise en pages soignée, l'entreprise intelligente. Bref, ce serpent dont les plumes sont si bien lissées aide les rampants que nous sommes à planer... J.-P. G.D.